

« Il voulait, ajoute Grandet, que les maîtres fussent habillés de noir, au moins en soutanelles, pour leur faire porter plus de respect, et les maîtresses vêtues d'une grande coiffe (cape), qui les prit depuis la tête jusqu'aux pieds. » L'école était entièrement gratuite<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> En admettant dans sa *compagnie* quelques frères laïques pour l'aider dans ses missions, et aider aussi, plus tard, ses successeurs, Montfort, d'après l'histoire évidente, leur avait assigné un double but : le travail manuel et l'instruction de l'enfance.

Peu de temps après la mort du Bienheureux, une école était établie à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Le frère Jacques en eut la direction et, après lui, le frère Joseau. Les *frères du Saint-Esprit* (c'est ainsi qu'on appelait alors indistinctement les frères de classe et les frères de travail manuel) continuèrent à remplir ce poste de dévouement après comme avant la Révolution. Ils y étaient encore, en 1821, lorsque le P. Deshayes, curé d'Auray, en Bretagne, fut nommé supérieur des communautés du *Saint-Esprit* et de *la Sagesse*. Le nouveau supérieur fut l'homme choisi de Dieu pour réorganiser l'œuvre fondée par le B. Montfort, ayant pour but l'éducation chrétienne de l'enfance. Cette œuvre périssait, par suite du petit nombre des frères consacrés à l'enseignement. En venant à Saint-Laurent, le P. Deshayes amena avec lui quelques nouvelles recrues qui augmentèrent le nombre des frères du Saint-Esprit. Dès lors, sous son impulsion, l'œuvre des écoles fut renouvelée et prit bien vite un merveilleux accroissement. Aussi bien, en 1825 et en 1830, songea-t-on à donner aux frères enseignants de la communauté du Saint-Esprit une sorte d'autonomie spéciale, tout en les maintenant néanmoins sous la dépendance du supérieur général, comme par le passé. Mais bientôt *la maison du Saint-Esprit* était devenue insuffisante, il fallut essaimer. On décida alors que les frères de l'instruction iraient habiter une autre demeure qui appartenait aux sœurs de la Sagesse et qui se trouve à l'entrée de leur établissement actuel. Le nombre des émigrants fut de trente-trois, y compris un certain nombre de frères de travail manuel à qui le R. P. Deshayes laissa la facilité de suivre les autres.

Cette séparation se fit en 1835.

En entrant dans leur nouvelle demeure, les frères lui donnèrent, par reconnaissance, sans doute, le nom même du P. Deshayes, à qui ils devaient leur réorganisation. Ils l'appelèrent *Saint-Gabriel*, nom qui leur fut bientôt donné à eux-mêmes, pour les distinguer de leurs frères qui continuaient à habiter *la maison du Saint-Esprit*, et en conservèrent le titre. « Ces derniers, dit le R. P. Fonteneau, connus dans le public sous leur nom primitif, ont pris, à leur tour, le nom de *frères coadjuteurs de la Compagnie de Marie*, quand cet institut, ainsi que celui de la Sagesse, fut approuvé par le Saint-Siège. Mais les uns comme les autres, en changeant de nom ou de demeure, n'ont point pour cela changé d'origine; ils sont toujours demeurés les enfants du B. Montfort. »

Bénis par la divine Providence, les *Frères de Saint-Gabriel* sont devenus

Le même auteur nous indique aussi (détail fort intéressant) comment était réglé l'enseignement dans les écoles charitables instituées par le Bienheureux. C'était une sorte d'enseignement mutuel. « Tous les enfants d'un même banc, dit-il, avaient le même livre et disaient



Portrait du Bienheureux.

la même leçon, tous à la fois. Le premier était obligé de reprendre le second, quand il manquait, et le second le troisième; ainsi de suite. Par cette méthode, souvent un maître ayant cent cinquante écoliers n'était pas plus

aujourd'hui une communauté florissante, et complètement séparée des deux autres, dans son administration; mais ils sont toujours unis aux Pères et aux Frères du Saint-Esprit et aux Sœurs de la Sagesse par ces liens de douce et pieuse confraternité auxquels se reconnaissent les enfants d'un même père.

embarrassé que s'il n'en avait eu qu'une douzaine.

« Le maître les menait à la messe en chantant des cantiques... Tous ensemble disaient le chapelet de cinq dizaines, tous les jours, en l'honneur de la sainte Vierge, après la classe. »

Nous nous attardons avec complaisance sur tous ces petits règlements si sages, si pratiques, si éminemment moralisateurs. On croirait volontiers, en les lisant, que le Bienheureux qui les a édictés avait la prévision de ces écoles sans Dieu, et partant sans morale, organisées à grands frais par l'impiété satanique de notre époque, et qu'il essayait déjà, selon son pouvoir, d'en prévenir les funestes ravages.

A ce titre, assurément, le Bienheureux Montfort mérite d'être compté comme un insigne bienfaiteur de l'enfance, à côté du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, son contemporain.

La fondation des écoles charitables de la Rochelle n'empêchait pas le saint missionnaire de continuer ses prédications dans le diocèse.

Au fort de l'hiver 1714-1715, il reprit le cours de ses missions en allant évangéliser Fouras, petit port à l'embouchure de la Charente. Il n'y put trouver d'autre abri pour lui et ses collaborateurs qu'un vieux galetas mal clos, où la neige tombait, par la couverture, jusque sur leurs lits. De plus, les gens du pays, insensibles à ce qu'on faisait pour eux, les laissaient manquer de tout, de sorte que le pauvre missionnaire se vit obligé d'emprunter quelque argent pour vivre au milieu d'eux. Cet héroïsme de la charité, joint à tant de privations, eut enfin sa récompense. Dieu toucha ces cœurs endurcis, qui semblaient même fermés aux sentiments de la

pitié la plus vulgaire. Ils entendirent la parole du salut, et, par leur conversion sincère, consolèrent l'apôtre des peines qu'ils lui avaient causées au début.

A l'île d'Aix, où il passa ensuite, le zèle de Montfort obtint les succès les plus merveilleux. En quinze jours, l'île entière fut renouvelée. Ce qui caractérisa surtout cette mission, ce fut la soif d'expiations qu'il sut mettre au cœur de tous ceux qui en suivirent les exercices, et notamment des soldats de la garnison. « Montfort, dit Clorivière, ne pouvant fournir des instruments de pénitence à tous ceux qui désiraient en avoir, se vit dans la nécessité d'aller de porte en porte quêter des cordes, pour en faire des disciplines aux soldats qui n'avaient pas le moyen de s'en procurer. Et plus d'une fois, pendant la nuit, on en trouva plusieurs, derrière l'église, qui, à la faveur des ténèbres, se macéraient le corps en poussant des sanglots et en demandant pardon de leurs péchés. »

En vérité, n'est-ce pas encore un trait de l'histoire religieuse du *moyen âge*, que nous venons de raconter? Non; le fait s'est passé dans ce *XVIII<sup>e</sup> siècle*, si fameux par son impiété et son immoralité. Et voilà pourtant ce que peuvent le zèle et les entraînants exemples d'un saint, aidés et bénis par la grâce de Dieu!

A peine de retour sur le continent, sans prendre un instant de repos, l'infatigable ouvrier apostolique commence une mission dans la paroisse de Saint-Laurent-de-la-Prée, près de Fouras, et lui adjoint une paroisse voisine, afin de les évangéliser toutes les deux à la fois. Là, comme à Fouras, la rigueur de la saison, la disette, l'indifférence des habitants, tout contribua d'abord à l'éprouver, lui et ses collaborateurs. Mais, là aussi, son